

Le salut par l'amitié

CHRISTIAN NADEAU, *Georges Leroux, Entretiens*, Montréal, Boréal, 2017, 374 pages

Serge Cantin

Volume 12, numéro 3, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cantin, S. (2018). Compte rendu de [Le salut par l'amitié / CHRISTIAN NADEAU, *Georges Leroux, Entretiens*, Montréal, Boréal, 2017, 374 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 19–19.

LE SALUT PAR L'AMITIÉ

Serge Cantin

Philosophe, Université du Québec à Trois-Rivières

CHRISTIAN NADEAU

**GEORGES LEROUX,
ENTRETIENS**

Montréal, Boréal, 2017, 374 pages

Dans son avant-propos, Christian Nadeau, l'initiateur et l'animateur de ces entretiens avec Georges Leroux, fait remarquer combien, au sortir de deux ans de conversation avec lui, il est « fasciné d'y retrouver une radiographie de toute l'histoire sociale, intellectuelle, culturelle et politique du Québec, de la Révolution tranquille jusqu'à aujourd'hui » (p. 11). En refermant ce livre, on ne peut qu'entériner ce jugement, à ceci près que la radiographie en question couvre un espace et un temps plus étendus encore.

Car non seulement Georges Leroux (né en 1945) dresse, à travers le récit de ses souvenirs, un riche et saisissant tableau de ce que fut le milieu culturel et intellectuel canadien-français d'avant la Révolution tranquille, mais lui-même, aussi accueillant qu'il se veuille aux philosophies de son temps, semble tout droit sorti du « monde d'hier », pour évoquer le titre des mémoires de Stefan Zweig. « Je répète parfois que mon éducation est plus proche de celle des princes de la Renaissance [...] que de celle de mes trois enfants » (p. 50), va-t-il jusqu'à déclarer.

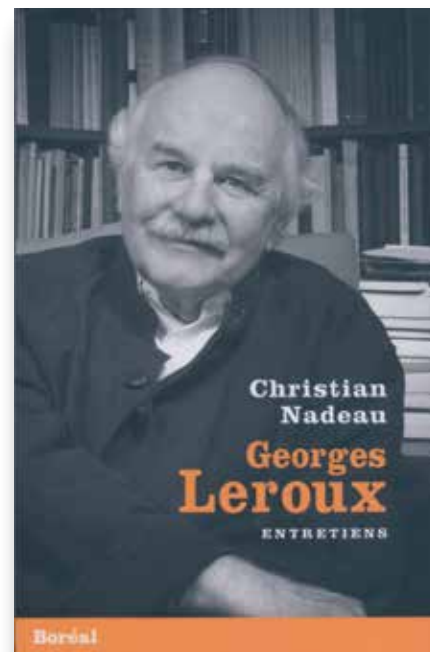
Cela ne disqualifie pas pour autant la lecture qu'il fait du monde d'aujourd'hui; au contraire, c'est en partie grâce à son regard éloigné que cet érudit, traducteur de Platon, spécialiste de Plotin et amoureux de la Grèce antique, parvient à débusquer certains des enjeux les moins manifestes de la modernité, même si, il faut bien l'avouer, il lui arrive aussi à l'occasion d'adopter une posture un peu magistrale et de discourir longuement et savamment sur des sujets un peu trop pointus pour le lecteur non helléniste. Mais ce travers, sans doute imputable à une déformation professionnelle (Leroux fut longtemps professeur de philosophie grecque), se trouve largement compensé par la finesse des portraits qu'il dessine de nombreux acteurs de la scène philosophique contemporaine, à commencer, bien sûr, par Raymond Klibansky (à qui il avait déjà consacré un livre d'entretiens en 2000), auquel s'ajoutent entre autres Paul Ricœur, Jan Patocka, Hannah Arendt, Charles Taylor et, à tout seigneur tout honneur, Jacques Derrida, qui a droit, dans le dernier chapitre du livre, à un vibrant hommage.

Les intellectuels québécois ne sont pas en reste, qu'il s'agisse, en premier lieu, de Fernand Dumont, mais aussi de Jean-Paul Brodeur, Jean Larose, Paul Chamberland, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Brault, Claude Lévesque, Robert Hébert, Luc Brisson, Michel van Schendel, Thierry Hentsch, etc. Sans compter ceux qui furent ses professeurs au collège Sainte-Marie (en particulier son professeur de grec, le père Raymond Bourgeault, qui fut, de son propre aveu, la rencontre la plus déterminante de sa vie) et les dominicains de l'Institut d'études médiévales, notamment Benoît Lacroix. De tous ceux-là, et de bien d'autres encore, Georges Leroux parle toujours avec la plus vive sympathie, sinon avec admiration. Décidément, les amateurs de ragots et de règlements de comptes ne trouveront rien ici à se mettre sous la dent.

Esprit brillant et cultivé, doté d'une personnalité complexe et difficile à cerner, mélancolique sauvé de la mélancolie par ses « amitiés philosophiques », comme il s'en confesse, Georges Leroux figure sans aucun doute parmi nos plus importants intellectuels québécois.

Professeur émérite du département de philosophie de l'UQAM, Leroux évoque aussi les temps forts de sa carrière dans une université dont il fut l'un des pionniers (il y est entré en 1969) et à laquelle il se dit toujours fier d'appartenir. Au passage, il s'emploie à déboulonner le mythe (ou ce qu'il présente comme tel) voulant que le département de philosophie de l'UQAM fut un département marxiste, alors qu'il était plutôt, selon lui, un « département éclectique » où il a d'ailleurs pu maintenir, longtemps à lui tout seul, l'étude de la philosophie ancienne.

Cette tâche accaparante ne l'aura pourtant pas empêché, comme on l'a dit, de s'ouvrir aux courants philosophiques contemporains, mais aussi à l'étude de l'histoire de la philosophie québécoise, ne fût-ce que pour constater, non sans une certaine amertume, qu'« il n'y a pas d'œuvre nationale en philosophie au Québec » (p. 288). Il a en outre participé, souvent de près, à certains des plus véhéments débats qui ont jalonné l'histoire de la société québécoise depuis les années 1990, époque où il est devenu un intellectuel public. Il suffit d'évoquer le programme – controversé – d'éthique et culture religieuse, dont il fut l'un des



principaux artisans, et sur lequel il passe un peu rapidement, ou encore, ce sur quoi il s'étend davantage, la mobilisation à laquelle donna lieu la fermeture de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, lui qui animait avec Jean Larose la mémorable émission *Passages*.

Dans le « Coda » qui vient clore le livre, Leroux, qui est l'auteur d'un remarquable essai sur Glenn Gould, témoigne de sa passion pour la musique, qu'il reconnaît comme étant une « forme de vie parfaite », plus parfaite encore que la philosophie, et qu'il dit regretter de n'avoir pas pu ou su embrasser pleinement.

Esprit brillant et cultivé, doté d'une personnalité complexe et difficile à cerner, mélancolique sauvé de la mélancolie par ses « amitiés philosophiques », comme il s'en confesse (p. 192), Georges Leroux figure sans aucun doute parmi nos plus importants intellectuels québécois. Est-il pour autant un intellectuel engagé? Tout dépend de ce que l'on entend par l'expression. S'il l'est, ce serait un peu, semble-t-il, à l'image d'un Raymond Aron, qui se définissait plutôt comme un « spectateur engagé ». Car Leroux n'a pas le tempérament d'un militant, encore moins d'un rebelle. Il le dit et le répète tout au long de ce livre d'entretiens et le plus souvent d'ailleurs pour le déplorer, comme s'il n'était jamais parvenu ni à « rompre avec la culpabilité de la *vita contemplativa* » (p. 191), ni à assumer le risque, en s'engageant pleinement dans la *vita activa*, de s'aliéner certaines « amitiés philosophiques ».

À bien y songer, c'est peut-être ce besoin excessif d'amitié, de *philia*, avec la prudence idéologique que sa satisfaction peut parfois exiger, qui explique la discrétion du philosophe sur la question nationale, une discrétion qu'à du reste relevée son interlocuteur : « je note que vous êtes peu intervenu sur la question nationale » (p. 299), lui fait remarquer Christian Nadeau. Leroux a beau lui répondre qu'il n'a jamais fait mystère de sa « position souverainiste fondamentale » (p. 301), force est d'admettre qu'il n'a pas fait non plus grand effort pour la rendre publique. ❖